

CRITIQUE CD. SIBELIUS : Symphonies n°3 et 4. Orchestre Métropolitain de Montréal. Yannick Nézet- Séguin, direction (1 cd ATMA Classique)

Chef lyrique, **Yannick Nézet-Séguin** est surtout un bouillonnant orfèvre de la matière orchestrale ; il le montre aisément avec ses chers complices de Montréal. Instrumentistes et directeur musical s'accordent idéalement dans cette lecture sibélienne en tout point passionnante. D'autant qu'elle réunit deux des 7 symphonies parmi les moins « évidentes » du corpus sibélien. Les plus oraculaires. Économe (3 mouvements), d'un parfait équilibre sans divagation d'aucune sorte, la 3ème Symphonie de Sibelius (1907) exprime parfaitement ce souci de la forme tel que l'a toujours défendu Sibelius. Nézet-Séguin exploitant le brio très articulé de l'Orchestre Métropolitain, éclaire l'activité continue du flux orchestral dans sa légèreté texturée (et comme il est écrit, en effectif réduit) ; le chef saisit les impulsions chorégraphiques de l'écriture, ses plongées directes dans le massif naturel dont l'écriture évoque le tumulte, l'énergie première, la force primitive. D'une irrépressible majesté (I) ; comme inscrite dans l'ardente attente; entre ferveur et impatience (II) ; **le dernier allegro** semble réunir toutes les forces volcaniques et les équilibrer dans une vibration constante dont les musiciens montréalais soignent la lumineuse croissance, jusqu'au jaillissement final qui s'avère libérateur.



Yannick Nézet-Séguin, portrait ©Antoine Saito / ATMA Classique



C'est assurément la 4^e qui convainc le plus par la transparence de la texture orchestrale, la clarté des intentions, la profondeur et la précision du geste, et surtout une saisissante compréhension de l'intranquillité énigmatique de Sibelius, alors en crise artistique. Nézet-Séguin souligne le raffinement et l'originalité de l'harmonie et

de l'orchestration (l'une des plus personnelles au XX^e) ; le chef mesure toute la profondeur chtonienne du début, sa

gravitas saisissante puis fait surgir par vagues lumineuses (cordes filigranées) l'espoir d'une tendresse pudique infinie – l'ambivalence de ce premier mouvement (quasi adagio), l'un des plus mystérieux voire sybillin – comme des plus psychologiques de Sibelius, est idéalement exprimée.

L'ampleur conférée aux **deux derniers mouvements III et IV** est emblématique d'une interrogation suspendue qui sculpte la matière symphonique comme un questionnement toujours reformulé. Le mystère épaissit tout **le flux du III** (tempo largo, ici suivi à la lettre jusqu'au dernier murmure), telle une déploration très pudique (joué d'ailleurs pour les funérailles du compositeur) ; tandis que **le IV. Allegro** exprime une apparente respiration plus détendue et insouciante, cependant que les cuivres réguliers et majestueux rappellent à la gravitas du début. La concision du chef éblouit dans l'écriture très resserrée et plutôt synthétique d'un Sibelius qui se concentre autant que ses contemporains – aussi géniaux que lui sur le mode symphoniques, R Strauss ou Mahler, développent et construisent des cathédrales sonores. Sibelius se replie sur lui-même, dans une forme tourmentée, à la fois inquiète, intranquille et d'une éloquente concision. Où les bois et les cordes dessinent de longues traits graves voire lugubres comme les accents d'un chant dépressif qui saisit par sa justesse amère. Le chef captive tout du long et s'affirme ainsi grand sibélien. Nous suivrons avec attention cette intégrale en cours chez l'éditeur **ATMA Classique**.

SIBELIUS

3&4

YANNICK NÉZET-SÉGUIN
Orchestre Métropolitain
de Montréal



ATMA Classique

**CRITIQUE CD. SIBELIUS : Symphonies n°3 et 4. Orchestre
Métropolitain. Yannick Nézet-Séguin,**
direction (1 cd Atma – enregistré en juin
21 : n°3 / et fév 22 : n°4) / CLIC de
CLASSIQUENEWS – Photos : ©Antoine Saito /
ATMA Classique



Plus d'infos sur le site d'ATMA Classique :
<https://atmaclassique.com/panier/>

VIDÉO teaser – cour extrait Symphonie n°4 / Allegro II:



**CD critique. VERDI : Ildar
Abdrazakov / Orchestre
Métropolitain de Montréal,
Yannick NEZET-SEGUIN (1 cd DG
Deutsche Grammophon)**

CD critique. VERDI : Ildar Abdrazakov / Orchestre Métropolitain de Montréal, Yannick NEZET-SEGUIN (1 cd DG Deutsche Grammophon). Voilà le déjà 2^e cd réalisé par la basse vedette et le chef à qui tout semble réussir, pour Deutsche Grammophon.

ATTILA fait valoir l'élasticité sombre et noble du ruban mélodique dont est capable la basse **Ildar Abdrazakov** : le chanteur

colore, étire, sur le souffle, sans jamais écraser. Dans la prière langoureuse du roi Felipe II, monarque auquel est refusé le bonheur et l'amour : *Ella giamma m'amo!* (DON CARLOS), il faut un diseur capable de nuancer toutes les couleurs de l'amertume frustrée, mais là aussi, dignité de la personne, dans la noblesse et aussi une certaine tendresse, car cet air contrairement à ce qui précède dans l'opéra, concerne la dévoilement d'un sentiment (voire d'une tragédie) intime : osons dire que la basse malgré son souci du texte et du caractère de la pièce, écrase un peu, lissant le tout dans une couleur monochrome... Dans NABUCCO I (« Sperate, o figli » de Zaccaria), le soliste plafonne davantage dans un air qui manque de ciselure, déçoit par son gris terne, rond certes mais dépourvu de relief caverneux, ce qui est d'autant plus dommage car le chœur et l'orchestre (basson) sont impeccables, riches en vitalité intérieure. Dans la cabalette, la voix pourtant intense, manque de brillant ; finit par être couverte par les choristes et les instrumentistes. Et si les vrais vedettes de ce récital verdien orchestralement passionnant, étaient **les instrumentistes montréalais et leur chef charismatique ?**



Ildar Abdrazakov est-il un verdien affûté ?...

Basse moyenne, un rien monochrome.

Par contre l'orchestre...

Verdi a soigné les barytons et basses. L'opéra *Boccanegra* offre des caractères inoubliables pour tout chanteur acteur : l'air *A te l'estremo de Fiesco* respire la lassitude de l'homme, tourmenté, dévoré (au sens strict comme symbolique). Là encore malgré la puissance (peut-être renforcé par le niveau du micro), le timbre tend à la monochromie, certes sa teinte grise et sombre éclairant le mal qui ronge le héros : « *A te l'estremo addio* » (plage 8 et 9), air d'adieu, de renoncement encore âpre et tendu, lugubre, surtout imploratif et introspectif, la basse russe perd dans l'étendu de la ligne, sa justesse, se détimbre, manque l'éclat de sidération et d'accent fantastique, en cela soutenu, dialogué avec le chœur, halluciné ; regrettable manque de couleurs, de nuances, d'autant que l'orchestre lui offre une palette de références souvent saisissante, sous la baguette abbadesque du québécois **Yannick Nézet Séguin**. Le second air de *Zaccaria de Nabucco* dévoile les limites d'une voix qui tend à rester dans son medium, engorgée, lissant tout le texte, au vibrato de plus en plus omniprésent. Même lassitude et vibrato gras pour son *Procida (i Vespri Siciliani)*. Partition lumineuse et fantastique, Luisa Miller scintille ici par le jeu de l'orchestre, millimétré, nuancé. Hélas, le Walter de Abdrazakov reste d'un terne vibré qui finit par lasser tant il aplatit tout le texte.

Domage. La direction de Yannick Nézet-Séguin est, elle, inspirée, hallucinée, détaillée... d'une conviction nuancée

égale à son récent Mozart en direction de Baden Baden ([Die Zauberflöte / La Flûte enchantée : clic de classiquenews de l'été 2019](#)). Abdrazakov n'est pas Nicolai Ghiaurov : verdien autrement mieux colorés et diseurs, même avec sa voix ample et caverneuse.

CD critique. VERDI : Ildar Abdrazakov / Orchestre Métropolitain de Montréal, Yannick NEZET-SEGUIN (1 cd DG Deutsche Grammophon) – Parution en France : le 15 août 2019.